



R.P.R.

BIBLIOTECA CENTRALA
A
UNIVERSITAȚII
DIN
BUCUREȘTI



BIBLIOTECA CENTRALĂ
UNIVERSITARĂ
București

Cota 50925

Inventar 51423

Revie Culturală

L'éternel

Draghici

Féminin

ESSAIS DE PSYCHOLOGIE FÉMININE

PAR

D. DRAGHICESCO



BUCAREST
LIBRAIRIE LEON ALCALAY
37, RUE VICTORIA, 37

1905

Intr. nr. 10655

51423 ✓
BIBLIOTECA
CATEDRALA

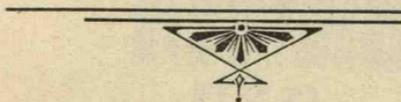
L'éternel Féminin

ESSAIS DE PSYCHOLOGIE FÉMININE

PAR

DONATIUNEA
EM. PORUMBARU

D. DRAGHICESCO



BUCAREST

IMPRIMERIE DE «L'INDÉPENDANCE ROUMAINE»

56, CALEA VICTORIEI — STRADA ACADEMIEI, 17

1905

159.922.1 (04)

396 (04) "

CONTROL 1952

Biblioteca Centrală Universitară
"Carol I" București
Cota 50925

Re 66/10

B.C.U. "Carol I" - Bucuresti



C51423

à M^{me} Marie Nicole Darvati
née Princesse Bibesco

La destinée sociale de la femme

—II—

Pour connaître la destinée des choses ici bas, il faut d'abord apprendre à bien connaître ces choses en elles-mêmes. Ainsi, pour s'aventurer à parler de la destinée de la femme il faut commencer par connaître la femme, soit par l'observation, soit par l'analyse. Mais est-elle si facile à observer et à analyser? *That is the question.*

Certes, la seule chose que nous connaissons d'une science certaine c'est nous mêmes. Au moyen de la connaissance que nous avons de nous-mêmes, nous pénétrons, autant que possible, dans les secrets de nos semblables. Le seul chemin qui conduise sûrement de nous chez eux c'est le chemin des éléments communs qu'il y a en nous. Ainsi, nous pouvons connaître nos sem.

blables d'après nous-mêmes, parce que semblables, et dans la mesure seulement où ils nous sont semblables.

Et lorsqu'ils nous sont un peu moins semblables que d'habitude, qu'en pouvons-nous savoir ? L'opacité du dissemblable nous cache les secrets des choses et obstrue les voies de la connaissance.

La femme, qui diffère de nous beaucoup plus que nous ne différons les uns des autres, devient, pour nous, un mystère d'autant plus difficile à pénétrer et à éclaircir. Ce qui nous différencie de la femme dérouté nos efforts en vue de la connaître, érige une muraille d'impénétrable opacité entre elle et nos lumières, nous la rend comme une porte fermée et l'arrache à notre vive curiosité.

Comptez encore qu'un système bizarre d'éducation nous sépare d'elle dès notre première jeunesse même.

Des convenances sociales nous rendent ainsi étrangers à la femme et nous la rendent étrangère. La communauté des sentiments et des sensations des deux sexes s'interrompt trop tôt; nous ne voyons l'autre moitié de notre espèce que furtivement et d'une manière

tout à fait sporadique. L'unisson de nos natures, pourtant semblables, ne s'établit qu'au prix de mille petits dangers, sociaux et familiaux. Les âmes se différencient trop de la sorte et lorsque la dure morale sociale permet et facilite le rapprochement des deux modalités d'âme et d'esprit, n'est-ce pas trop tard, ne sont-elles pas trop étrangères ? Comment ne pas trouver barré le chemin qui conduit à l'âme féminine !

Mais, si la connaissance des choses nous ouvre un jour bien clair sur la destinée de ces choses, pourquoi l'inverse ne serait-il pas également vrai ? S'il y a un moyen de connaître, par exception, la destinée d'un être, avant de l'avoir connu d'une science claire et certaine, pourquoi la connaissance de sa destinée ne nous faciliterait-elle pas la connaissance de cet être en lui-même ?

Et alors, la question est de savoir si nous connaissons la destinée et plus particulièrement la destinée sociale de la femme. Personnellement, je pense qu'on peut répondre à cette question par une courageuse affirmation. Le sort et la destinée de la femme sont si analogues aux nôtres, malgré, ce qui

peut les différencier des nôtres, notre sort et nos destinées courent si parallèlement qu'on ne saurait feindre de les ignorer.

Mais, plus particulièrement, l'on connaît la destinée des choses et des êtres dont on *use* et que l'on *subit* tous les jours.

De par sa nature même, de par sa destinée physiologique dans la continuation de l'espèce, la femme offre le lien social le plus sûr, le plus solide. Si les rapports sociaux des hommes se sont institués sur une base ferme, d'abord dans la famille, ensuite dans la société, c'est que la femme a été le point d'attache des membres de la famille, c'est qu'elle a rendu ces rapports non seulement possibles mais nécessaires, et par conséquent durables.

Comme on le sait, le développement des sociétés est facilité, sinon complètement déterminé, par la tendance à dominer.

De là les guerres et les annexions et, par suite, l'accroissement des sociétés en volume et en densité. Or, la femme a, de tout temps, manifesté une tendance à dominer, dans les

très vieux temps comme de nos jours.

Mais cette tendance à la domination la femme ne la manifeste pas directement, ni visiblement. Sauf dans cette époque lointaine du *matriarcat* qui est l'âge d'or du pouvoir féminin, la femme ne s'y prend presque jamais d'une façon ouverte. Elle aime à nous dominer d'une manière occulte, peut-être parce qu'elle veut que son pouvoir sur nous soit d'autant plus effectif. Souvent aussi, la femme, si elle ne réussit pas à se mettre en possession de nos volontés incite nos semblables à s'emparer de nous, à nous museler comme elle le voudrait.

Il va de soi qu'elle pousse à l'ambition de dominer ceux-là surtout de nos semblables auxquels elle s'intéresse plus particulièrement; est-ce parce que, en réalité, elle ne s'intéresse à eux que dans la mesure où elle les domine et les dirige à son propre gré?

Quoi qu'il en soit, disons en peu de mots que la destinée de la femme semble être d'établir et de consolider les rapports sociaux des hommes, d'abord sous leur forme la plus primitive et la plus humble, puis de développer ces rapports au moyen de l'ambition de dominer, qui l'anime à un plus haut

degré que l'homme, et dont elle fait emploi, soit directement, soit indirectement, en la réveillant et en l'entretenant en nous-mêmes.

*

Etant donnée cette destinée sociale de la femme, par là toutes ses admirables qualités et tous ses gentils défauts deviennent explicables. Elle a dû, de toute nécessité, s'adapter à cette destinée que lui a imposée sa nature même, et forcément elle a dû se créer toutes les aptitudes qui la rendaient propre à son rôle.

Sans doute, pour consolider les rapports sociaux des premiers hommes il lui a fallu les adoucir et leur donner de l'attrait. Les aspérités du commencement de la vie en groupes ont dû être atténuées; il lui a fallu s'y appliquer et, par tous les moyens, agréments, autant que possible, les durs liens qui attachaient d'abord les hommes entre eux. Comptez les centaines de siècles qu'elle a passés dans ce noble emploi et vous n'aurez plus lieu de vous étonner qu'elle soit allée si loin dans l'art de l'attrait et de l'agrément

doucereux et adoucissant. Vous aurez compris aussi l'aisance qu'elle déploie dans l'art de nous rendre ses esclaves tout en nous laissant, à nous, l'illusion d'hommes dominateurs.

Il est connu que l'aptitude, qu'on a dans certaines directions d'activité, pousse dans ces directions et y rend fort. De même, la facilité que la femme a eue de nous dominer par l'agrément a spécialement fortifié chez elle l'ambition de dominer.

Mais, pour dominer, il y a au moins une condition indispensable: c'est de connaître son monde. Un vieil adage dit que dans la mesure où vous connaissez les hommes et les choses vous pouvez les maîtriser. Un professeur allemand, vieux celui-là aussi, nous enseigne que la connaissance un peu plus élevée, que la largeur de l'horizon intellectuel des idées générales et de la connaissance n'ont été accessibles qu'aux gens dont la situation sociale était dominante. Les idées, les connaissances générales sont des vues d'ensemble; comment avoir de ces vues d'ensemble lorsqu'on n'est pas le centre, le point de mire de l'ensemble?

Bref, pour dominer il faut avoir la

connaissance des hommes et, lorsqu'on domine, on l'acquiert plus facilement.

Or, la femme, qui nous a dominés, a dû, pour nous dominer, forcément nous connaître. Aussi, convient-on que la femme est une connaisseuse profonde, pénétrante, réaliste de l'âme des hommes. Elle sait bien ce que nous valons et elle sait tirer de nous tout ce qu'elle veut, dans la mesure où il y a quelque chose à tirer de nous. Et sa manière de nous connaître est une bien curieuse manière de connaître. Elle n'est pas explicite, claire, discursive, qui puisse se communiquer aux autres. Cette manière de connaître est profonde et, par suite, d'autant plus énigmatique, instinctive et par conséquent d'autant plus capricieuse.

Pensez donc, des centaines de siècles d'exercice dans cette direction! Pendant un si long intervalle tout devient instinctif.

Avouons donc que nos premiers efforts pour connaître la femme nous conduisent à constater qu'elle nous connaît, elle, profondément et que cette connaissance réaliste, profonde et instinctive qu'elle a de nous constitue peut-être le trait qui la caractérise le

mieux. Ce trait explique, nous le voyons bien, cet autre trait qui la caractérise également bien : le besoin et la puissance de dominer les hommes.

Il semble donc que les hommes publics, les politiciens n'ont qu'à se mettre à l'école des femmes. Et encore en est-on à se demander s'ils ne se mettent pas réellement toujours à cette école; et qui plus est, il convient de voir si dans les destinées d'un grand politicien ne se cache pas l'ardeur et la sagacité d'une ambition féminine.

Cette force de persuasion et de sympathie attractive, réelle et efficace, dont doivent user et abuser les hommes politiques sur leurs contemporains, n'est-ce pas quelque chose d'emprunté à *l'éternel féminin*? La domination au moyen de la persuasion et de la sympathie, que cela peut-il être sinon l'invention de la fine duplicité féminine? La force que la femme a sur nous, l'ascendant qu'elle exerce sur nous a quelque chose de félin, parce qu'il est caché et fascinateur.

Un seul homme, que je sache, a réussi à lever un peu le voile qui cache le mystère de la puissance fémi-

nine, — regardez la «Gioconda» — cet homme est Léonard de Vinci.

La «Gioconda» est, sans conteste, «l'éternel féminin» démasqué.

II

Le stimulant féminin

—•••—

Les vrais maîtres, les maîtres de valeur, ont toujours eu le moyen de nous faire travailler beaucoup et bien et aimer avec ardeur notre tâche.

De même, la femme, ce maître de race des humaines, a toujours connu le moyen de nous pousser aux actions d'éclat, aux grandes choses. Une femme possède le secret d'électriser notre volonté, de la galvaniser lorsqu'elle se relâche et qu'elle s'épuise dans des efforts qui l'excèdent. Elle a le secret de nous donner du cœur dans nos défaillances, de mettre de l'élan dans nos décisions et de l'entrain dans notre activité.

Si vous pouviez prendre l'instantané du fond psychique complexe sur lequel se dessinent et s'agitent les lignes de

la décision nettement arrêtée d'une grande action, l'appareil merveilleux ne manquerait jamais de reproduire sur ce fond, dans l'arrière plan, un portrait féminin voluptueusement énergique et encourageant. Tout se concentre et se centralise autour de ce portrait dans l'atmosphère morale des grands actes que nous réalisons dans notre vie.

Comme on le sait, l'atmosphère morale, dans laquelle germent et se développent les décisions des grands actes, est faite d'affectivité, de passion et d'élan émotif. La volonté est un élément psychique qui tient beaucoup plus de l'émotion que de la raison. Or, qu'est-ce qui pourrait provoquer notre émotivité au même degré que la présence de la femme ?

Elle est pour nous comme une machine magnétique, qui nous fait incessamment tourner autour d'elle et provoque en nous, on ne sait comment, des forts courants d'électricité émotive et volitionnelle.

Et cette émotion, qu'elle sait provoquer en nous par sa simple présence, par son art d'attraits et d'agrément, est profonde, durable, patiente et ambi-

tieuse, c'est-à-dire juste ce qu'il faut pour les actions à grande portée et à longue échéance.

Par conséquent, la femme, qui est pour nous une source inépuisable d'é-motion et de *volonté de puissance*, est aussi la cause de nos succès, de nos exploits. Elle est la grande dispensatrice de nos rêves, l'objet de nos idéaux les plus élevés mais elle peut, simplement par son intervention dans notre destinée, rendre ces rêves réels et ces idéaux réalisables. En idéalissant notre réalité et en réalisant nos rêves, la femme embellit notre vie, la rend agréable et séduisante comme un beau rêve.

*

Mais où le commerce des femmes nous est au plus haut point profitable et efficace, c'est dans l'art de manier les hommes, les intérêts et les sentiments humains. Sur ce terrain, vous ne réussirez que dans la mesure où vous vous serez approprié quelque chose de la science et de la puissance féminines. Pour ce faire, il vous faut peut-être avoir dans votre tempérament quelque chose de l'ingénuité féminine, il vous faut avoir dans votre caractère quelque chose de féminin,

qui constitue comme une issue de vous même, en même temps qu'une ouverture dans le sanctuaire bien gardé de l'âme féminine. L'accès dans ce sanctuaire vous sera ainsi rendu possible, le chemin qui y mène vous sera facilement praticable. Et en vertu du vieil adage que le semblable connaît le semblable, vous parviendrez, sans grandes difficultés, à voler un peu de cette connaissance que la femme a des hommes, et de l'art qu'elle possède de les dominer et de les faire agir à son gré, avec docilité et candeur. Prométhée moderne, vous rééditez la légende de Prométhée, avec, en moins, les risques et les dangers.

S'il y a en vous des affinités s'électives, spécialement favorables, si vous offrez, dans la complexion un peu composite et bizarre de votre être, quelque chose qui puisse intriguer et fasciner les femmes, votre cause est d'avance gagnée ici-bas. Vous n'aurez pas à faire d'inutiles efforts pour attacher et pour intéresser les femmes à votre personne.

Ce qu'il y aura déjà de commun entre vous et elles vous ouvrira le chemin qui conduit dans leurs âmes. La pratique que vous en gagnerez facili-

tera le reste. Le contact aisé, le commerce agréable, que vous aurez réussi à vous créer et à entretenir avec elles vous rendra familier dans leur atmosphère et rendra imperceptible votre intrusion dans leur temple. Elles auront oublié que vous êtes l'espion venu d'un camp ennemi et finiront, à la longue, à s'ouvrir à vous, à laisser choir le voile qui nous cache les secrets de leur science et de leur puissance.

Il est vrai que leur science n'est pas celle d'une raison raisonnante, ce n'est pas une science discursive et qu'on pourrait assimiler par théorèmes et démonstrations. C'est, au contraire, une science à clé et le malheur est que la clé de cette science, la femme elle-même l'a perdue. Elle ne pourrait pas — le voudrait-elle — vous passer sa science, car c'est un genre de science intraduisible, impossible à formuler dans des perceptes exacts et intelligibles.

Mais il suffit de se rendre familier du tabernacle où se cache cette science féminine. Si vous ne parvenez pas à l'acquérir analytiquement, en détail, vous vous l'assimilerez d'emblée. Il y a un *mimétisme* moral et logique plus ef-

fectif et plus efficace que l'enseignement méthodique des pédagogues. Ayant vécu de la vie intime du temple intérieur qu'est l'âme des femmes, vous vous imprégnez, à votre insu de cette atmosphère d'ambitieuse science et de sagesse dominatrice. Pensez-vous qu'elles-mêmes individuellement, s'y sont prises d'une autre manière pour acquérir cette science et cette sagesse? Tout se passe ici par la tradition.

Il suffit d'être de la famille féminine pour sucer au sein de cette famille, avec les notions et l'atmosphère intellectuelle ordinaire, les secrets de cette science. Tâchez donc, par tous les moyens, de vous rendre familier dans le sanctuaire de l'âme féminine.

Une fois le feu sacré de cette science et de cet art féminins volés, vous ne pourrez pas ne pas en user dans vos rapports avec vos semblables, dans le traitement de leurs intérêts, de leurs opinions et de leurs sentiments. Vos ressources, vos facultés, stimulées et enrichies, affinées et assouplies par le commerce des femmes seront plus tranchantes et vous créeront une situation exceptionnelle parmi vos semblables.

Artiste, vous devenez alors un grand

artiste; penseur, vous arrivez à dominer la pensée de votre époque; homme politique, vous sezez un Richelieu ou un Napoléon. Quoi que vous fasiez, votre rôle ne peut plus être un rôle de second ordre. Vous tenez l'esprit, les secrets et les instruments de la domination et il vous pousseront comme malgré vous, aux rôles dominants.

Vous saurez attirer les hommes par l'infinie sympathie ingénue que votre personne répandra autour d'elle, cette sympathie engageante, chaude, durable, que vous aurez contractée au commerce des femmes. Vous saurez multiplier le dévouement et les attentions et les prodiguer aux gens, afin de les tenir par là. Penseur, vous leur servirez des idées qu'ils auront l'illusion de comprendre; artiste ou poète, vous leur montrerez des sentiments qu'ils auront l'illusion de partager et d'éprouver; politique, vous caresserez l'espoir des gens et vous ferez reluire à leurs yeux les objets les plus fantastiques qu'ils auront l'illusion de voir réalisables. En ce temps, vous vous réaliserez, vous, ou bien vous ferez réaliser les autres.

Et il n'y a là qu'une partie de la science et de l'art qui font la puis-

sance féminine. La femme? Sa force est faite un peu de dévoûment, un peu de sympathie et, pour une énorme part, de science ingénue et d'illusion. Elle sait mettre en valeur ce qu'elle vous donne; si peu qu'elle donne d'elle, elle le fait ayant l'air de vous donner tout et surtout de vous donner tout ce que vous auriez pu souhaiter. Elle connaît le moyen d'augmenter en apparence à l'infini les proportions de ce qu'elle vous cède. Et cette apparence augmente réellement nos forces; elle fait que nous nous surmontons et que nous accomplissons des événements et des actes qui seraient, autrement, au-dessus de nos propres ressources.

*

A part cela, toutes les médailés ont leur revers. La science et l'art des femmes, la puissance de domination qu'elles exercent sur nous, pour nous faire accomplir de grandes actions et de grandes choses, projettent leur éclat et presque toute la gloire sur nous, tandis qu'elles n'en retirent souvent qu'un peu d'ombre. Le travail, les efforts peuvent bien avoir des côtés pénibles, ils peuvent bien devenir quelquefois insupportables; mais ils ont ce grand avan-

tage: S'il y a quelque chose d'esclave dans les rapports entre les hommes et les femmes il faut se rendre compte que l'esclave, qui travaille et crée des choses, se crée lui-même. En créant des œuvres d'art, votre travail a deux aspects: vos œuvres en sont l'aspect extérieur et l'aspect intérieur de votre travail vous forme vous-même et fait de vous un chef-d'œuvre.

Or, la femme, dont le rôle est de stimuler nos énergies, de nous imposer — d'une façon bien agréable, nous en conviendrons,—le travail et de dominer nos volontés par ses dons de sympathie, la femme, qui nous fait travailler, ne travaille pas. Elle ne crée pas des œuvres d'art et aucune sorte de grandes œuvres; et par suite, malgré sa profonde connaissance des hommes et des choses elle n'a pas l'occasion de se créer elle même, de s'accomplir et de parachever ses dispositions naturelles, riches et variées.

Que l'on s'explique ainsi pourquoi la femme, qui, indirectement, contribue tant à nos succès, à notre gloire et à notre perfectionnement est restée, dans l'énorme majorité des cas, bien loin derrière nous sur bien des points.

Ses facultés merveilleuses n'ont presque rien donné de ce qu'elles cachent de finesse et d'énergie; elles se sont réservées jusqu'à présent pour stimuler nos énergies et féconder nos efforts.

Mais il resterait à voir de plus près en quoi peut consister la collaboration si précieuse, quoique indirecte, de la femme aux grandes œuvres humaines.

III

La femme et les grands hommes

—111—

On suppose facilement ce qu'une grande œuvre doit coûter d'efforts obstinés, d'appui moral, de volonté de puissance, de dévouement, de profonde connaissance des hommes et des choses, de courage dominateur et d'élan. La nature humaine ne pourrait jamais réunir toutes ces forces et ces aptitudes en un seul exemplaire. Il vous faut puiser chez autrui. Mais chez qui? L'homme est une créature perfidement égoïste; il ne vous donnera pas, car il a à peine de quoi amorcer ses ambitions creuses.

Le grand homme, l'homme de génie, en d'autres termes, est un phénomène humain curieusement impossible dans les ressources d'un seul exemplaire humain. Il vous faut quelqu'un dans les coulisses, quelqu'un qui se tienne

caché, qui, tout en vous prêtant ses énergies, convienne de s'effacer et se rendre invisible de faire le démon ou le génie, votre génie. Mais quoi pourrait être capable de tant d'ambition et de tant de sacrifice ?

Habituellement, quel est le bon génie des hommes auteurs d'actions propres à les rendre grands ? *Cherchez la femme...* pour cette fois à son plus grand honneur et à sa plus grande gloire.

Jamais l'homme ne sera susceptible de tant d'ambition qu'une femme. Pour que vous ayez la forte et effective ambition d'une action d'éclat, d'un grand acte, il faut qu'une femme vous la prête. Inoculez-vous de cette essence d'ambition féminine et vous aurez les tourments irrémédiables des grandes actions.

Aucun homme n'est capable de faire preuve d'autant de dévouement sincère, désintéressé qu'une femme. Or, pour persévérer dans vos efforts créateurs, qui sont si pénibles et qui vous épuisent si profondément, il vous faut l'appui moral d'un dévouement entier et inconditionné ce dont seule une femme est capable. Trouvez la femme qui

puisse se dévouer à votre œuvre, qui puisse nourrir vos efforts, diminuer et adoucir leur côté pénible, vous donner du cœur dans vos défaillances et mettre de l'élan à la place de vos hésitations—et votre œuvre sera grande.

Jamais l'homme n'aura d'aussi profonde connaissance des hommes et des choses qu'une femme. Et s'il y a une condition essentielle pour la réussite des grandes œuvres, ce ne peut être que l'intuition large et réaliste de l'âme humaine, de ses motifs, de son mécanisme et de la complexité des circonstances qui remontent et mettent en branle ce mécanisme complexe. Si une femme vous ouvre le trésor de ses dons d'intuition et de sa science mystérieuse, vous aurez trouvé votre génie inspirateur, votre œuvre ne sera pas une œuvre de second ordre.

L'homme ne saura jamais inspirer à autrui autant de sympathie et de forte émotion qu'une femme. Or, l'atmosphère qui convient aux œuvres d'un succès durable et universel, le terrain favorable à l'épanouissement vigoureux des œuvres glorieuses ce sont bien la sympathie et l'émotion. La sympathie est la clé de l'âme humaine, et qui a cette

clé a l'âme humaine, en même temps que l'émotion est la substance des efforts puissants qui peuvent permettre de prendre d'assaut cette même âme humaine. Il faut qu'une femme enveloppe votre existence d'une chaude atmosphère de sympathie et sache créer dans votre être des courants d'émotion intense et constante, vous disposerez alors de cette force qui rend le monde malléable à vos injonctions.

*

Aussi, à ne jeter qu'un coup d'œil pressé sur l'histoire biographique des grands hommes, trouverez-vous dans les coulisses de tout action glorieuse le profil délicieux de dévouement, d'intelligence et de sympathie d'une femme supérieure. L'homme ne réalisera jamais quelque chose qui vaille s'il n'a pas eu un collaborateur féminin à ses côtés.

Très souvent, ce profil de femme providentielle est celui de la mère; le plus souvent il sera celui de la femme légitime de l'homme qui se fait remarquer; souvent ce sera celui de la sœur ou d'une amie qui admire et travaille de loin; et la plupart du temps c'est celui de l'amie dévouée, qui aime à

mêler sa destinée à la vôtre et à confondre sa vie avec la vôtre.

Particulièrement les poètes et les littérateurs en général ont dû bien des fois leur renommée à la sympathie des femmes et à ce qu'ils ont offert de sympathiquement féminin dans leurs premiers écrits. C'est le cas de la gloire d'un Alfred de Musset, le poète des femmes et de la jeunesse. On soutient qu'Honoré de Balzac fut consacré romancier de génie par le courant d'unanime sympathie que les femmes, de son époque créèrent autour de ses premiers romans et de sa personne.

Il est vrai aussi que cet homme a dû être un familier du tabernacle intime derrière lequel se cache l'âme féminine, avec toutes ses sciences secrètes. Personne, qu'on sache, n'en fait un compte rendu plus fidèle et plus réussi.

Goëthe, cet aboutissement merveilleux de l'humanité, se plaisait à reconnaître, en toute circonstance, qu'il devait à sa mère le don de la compréhension nette des choses et celui de l'improvisation et de la vraie création artistique et scientifique :

Vom Vater hab'ich die Statur...
Von Mütterchen die froh Natur
Und Lust zu fabulieren.

Je tiens de mon père la taille...
De ma petite mère je tiens la nature joyeuse
Et le plaisir d'improviser.

Cette intelligence olympienne et cette force créatrice égale à celle de la nature dont Goëthe fit preuve sont le fruit du dévouement d'une mère, qui voulut passer à son fils toutes les puissances et tous les secrets qui constituent le trésor de cet *éternel féminin*. Dans sa biographie, Goëthe a tant insisté sur la manière admirable d'ingéniosité dont sa mère s'y prenait pour lui passer son merveilleux goût de l'improvisation poétique. Admirable mère qui valait bien un fils comme l'auteur de *Faust* et de *Wilhelm Meister*.

On parle d'Olympia, la mère d'Alexandre le Grand; on croit que c'était une femme d'un tempérament extraordinaire. Qui sait combien est passé du caractère de la mère dans celui du fils? La légende en raconte bien des choses, je renvoie les curieux à cette légende.

Que dire de cette fameuse et bril-

lante Aspasia, qui passa son temps à discuter philosophie ou politique, avec les deux hommes, Socrate et Périclès, qui furent la gloire la plus pure et la plus réelle du plus glorieux peuple antique? Ce brillant chef-d'œuvre du beau sexe, quelles inépuisables ressources de compréhension et de sages tendances dominatrices n'offrait-il pas à ces deux hommes, avides de sa société? Nature imprudemment généreuse, elle a peut-être ouvert à ses amis le sanctuaire où reposent les forces et les dons de l'éternel féminin. Et Socrate et Périclès furent sans égaux dans l'art de connaître et de dominer leurs contemporains, puisque, précisément, ils s'emparèrent de la profonde science et des irrésistibles artifices qu'ils trouvèrent chez elle.

Otez de la vie d'Auguste Comte l'influence qu'exerça sur lui Clotilde de Vaux. Qu'en resterait-il? Rien que ce positivisme médiocre, stérile et vulgaire, lequel, sans le charme de mysticisme que la religion de l'humanité et de la femme vint y ajouter, aurait voué le philosophe à l'obscurité et à l'oubli. La femme, amie extrêmement dévouée et sympathiquement attentive à l'œuvre

du philosophe, en rehaussa la pensée dans des régions qui lui restaient autrement inaccessibles. Le système positiviste s'élargit jusqu'à prendre les proportions d'une vraie religion — la religion de la sympathie, de l'amour du grand être de l'humanité, de la femme.

Il fit justement de la femme le symbole de l'Humanité. Et c'est ainsi que la femme rendit à la philosophie le vrai lustre de sa destination et que la philosophie rendit à la femme la part d'adoration religieuse qui est due à celle-ci.

Stuart Mill, le penseur qui réforma la philosophie anglaise au XIXe siècle, trouva l'appui moral et intellectuel de son génie toujours chez une femme supérieurement douée qu'il épousa. Mme Tylor fut, sans doute, de ces femmes qui dévouent leur vie, toute leur intelligence et tous leurs trésors de pénétrante sympathie et de profonde intuition à un homme objet de leur rêve de gloire et sanctuaire de leurs sacrifices personnels. La personnalité de Stuart Mill fut décuplée et enrichie, ses efforts furent fructueux et remarquables. Il l'a reconnu en ces propres termes: «Inspiratrice et, en

partie, l'auteur de ce qu'il y a de mieux dans mes ouvrages... Si j'étais capable d'interpréter la moitié seulement de ses grandes pensées, le monde en recueillerait plus de fruit que de tout ce que je puis écrire».

Descartes et Pascal, les deux esprits les plus brillants du plus brillant siècle de l'ère moderne subirent, eux aussi, l'influence féconde de l'amitié féminine. On connaît le culte, le dévouement admirable que la sœur de Pascal témoigna à celui-ci. L'on connaît aussi l'attrait d'intellectualité profondément sympathique que la reine Christiane avait pour Descartes. Cet esprit rare de femme-philosophe incita la pensée de l'auteur du *Discours sur la Méthode*. La reine provoqua l'élan philosophique du penseur, et pour multiplier cet élan, pour l'entretenir puissant et vigoureux fit venir Descartes à Stockholm. Le philosophe y est mort, mais la philosophie moderne y est ressuscitée. Une femme royale se dévoua à ses difficiles débuts...

Quant aux artistes, l'amour, la femme constituent leur bréviaire. Ces amoureux de la beauté où la prendraient-ils sinon à la source de toute beauté hu-

maine et naturelle, la femme, la nature féminine? Imagine qui veuille un Raphaël sans la Fornarina, un Rubens sans Marie de Médicis. Y-a-t-il une madone de Raphaël qui n'ait pas emprunté les traits de la Fornarina? Est-il une figure féminine historique ou allégorique de Rubens qui ne porte pas le masque de la Médicis? L'éternelle beauté féminine s'est révélée à ces deux grands peintres sous les traits si caractéristiques des deux femmes. Elles se sont laissé voir dans ce qu'il y a en elles de plus profondément, de plus éternellement féminin.

Et les Laura de Pétrarque et les Béatrice de Dante, et toute cette galerie de femmes supérieures qui firent briller l'étoile de leur supériorité au front d'un homme aimé et choisi, et surent faire d'un homme un génie parce qu'elles en furent le génie, le bon génie. Ce serait à ne plus finir d'ériger le temple, le monument de la magnanimité féminine.

IV

Jésus et la Madeleine

— II —

Puisqu'il est vrai que l'héroïsme des grandes œuvres excède les ressources d'un seul exemplaire humain et qu'il faut en vue des grands actes puiser chez autrui, il est également vrai que cet héroïsme est en raison des emprunts faits chez autrui.

Comme, d'habitude, c'est à l'éternel féminin que les grands hommes ont eu recours. L'héroïsme se nourrit de ce que l'homme peut dérober de cet éternel féminin. Or, qu'est-ce au juste que l'éternel féminin? De l'amour, de la science profondément cachée, du dévouement. L'amour infini, le dévouement entier et inconditionné des femmes, voilà ce qu'il faut à un homme de talent pour arriver à l'héroïsme. A la limite, cet amour infini et ce dévoue-

ment inconditionné peuvent projeter l'homme par de là la région des héros, dans le monde des dieux. Que des femmes accordent à un héros leur amour inconditionné et entier, leur dévouement multiplié et permanent, celui-ci y puisera l'élan qu'il lui faut pour s'élever jusqu'à la divinité.

*

Dites si ce n'est pas là le cas du doux Jésus? A-t-on jamais imaginé ou vu une mère plus dévouée et plus tendre que la sienne, une amie plus humblement tendre, plus pieusement affectueuse, plus amoureusement dévouée que le fut cette prodigieuse Madeleine? Elle est un cas unique peut-être dans les annales de l'humanité.

Être placé dans le foyer où tant de forts sentiments se concentrent pour pénétrer votre nature humaine, voilà la secret pour devenir un dieu. Ces sentiments transforment votre nature humaine; ils l'exaltent, l'intensifient et le transfigurent. La divinité de Jésus est faite de l'amour infini et du dévouements inconditionné qu'ont éprouvé pour lui et lui ont témoigné les femmes. Aujourd'hui même, où réside la force indestructible du Christianisme, sinon

au fond du cœur féminin? L'inépuisable tendresse, le besoin de se sacrifier qu'éprouvent les filles d'Ève, voilà le trésor d'où s'alimente encore la foi chrétienne. L'âme féminine, qui constitua la source première de la foi chrétienne, continue, aujourd'hui encore, à fournir à cette foi la matière et la vie.

*

Les textes de l'Évangile sont muets, il est vrai, sur les détails des rapports que cette prodigieuse Madeleine entretenait avec le Maître. Ils nous rapportent cependant une scène qui ne laisse pas de doute sur la nature de ces liaisons, une scène merveilleusement suggestive et réellement unique.

Reconstituez dans votre imagination, si vous en avez une assez vive, cette scène où Madeleine lave les pieds du Maître avec de l'huile parfumée et coûteuse et les essuie avec sa légendaire longue chevelure dorée. Reconstituez dans votre âme les sentiments que ce geste incomparable de tendresse et de sacrifice dévoué de Madeleine a dû provoquer dans l'âme héroïquement sensible du doux Jésus. Une telle occurrence est décisive; si

vous y êtes entré homme, vous en sortirez Dieu.

Les sensations de cette chevelure, d'une beauté dorée et soyeuse, touchant ses pieds et les enveloppant de son or resplendissant et de sa caresse soyeuse ont été de nature à exalter les derniers et les plus profondes fibres nerveuses du Fils de l'Homme.

Le témoignage de tant d'amour et de tant d'immolation a été fait pour *sublimier* le divin orgueil qui était dans l'homme. Cet amour, ce sacrifice, cet humble dévouement ont scellé pour toujours l'idée de la divinité qui s'était fait jour dans l'esprit du Rédempteur.

Se voir à un tel point adoré et compris par une si belle dame, à la chevelure si riche et dorée, se voir l'objet d'un dévouement si complet, c'est mourir en homme et ressusciter en Dieu.

Cet amour et ce dévouement vous enveloppent d'une auréole de lumière divine. Ils vous ouvrent toutes les âmes. créent une atmosphère d'irrésistible sympathie autour de votre personne, donnent un prestige infini à vos paroles et du charme sans pareil à vos

faits et gestes. La tendresse et le sacrifice d'une si parfaite beauté, qui s'immole exaspérée à vos pieds, augmente à l'infini votre confiance et la confiance des autres en vous-même. Ils créent en vous une énergie morale indomptable qui électrise le monde, qui vous approche et rend vaines toutes les résistances.

Les forts sentiments que vous en éprouvez deviennent contagieux, à cause de leur intensité; ils attirent et charment le troupeau humain et font de vous-mêmes le berger prédestiné de ce troupeau. Tant d'amour dévoué vous oblige aussi à le mériter et il n'y a pas d'acte pénible ou dangereux que vous ne fassiez pour vous en rendre digne.

Ajoutez encore à cela l'action directe qu'une telle femme, d'une telle beauté, peut développer en votre faveur dans le milieu humain où vous devez agir. Elle parlera de vous dans le langage de la tendre beauté; elle prêchera votre *credo* avec des discours faits de sentiments amoureuxment communicatifs; elle préparera et aplanira votre voie et regardera, avec des yeux divinement tendres, votre marche glo-

rieuse à travers la foule confondue dans une adoration unanime devant vous.

Vous devenez le Jésus infiniment doux, bon, puissant, puisqu'il y a eu une Madeleine dans votre vie. Otez de votre destinée cette belle, sainte et divine Madeleine, vous serez un astre éteint. Combien il y a eu de prophètes qui sont restés obscurs au second plan, parce qu'aucune Madeleine n'était pour eux ! Y aura-t-il jamais un nouveau Jésus sans qu'une autre Madeleine, amoureusement dévouée, ne lui sacrifie entièrement sa vie et sa destinée ? Je ne le pense pas, ce serait impossible et absurde.

Je me rappelle, en ce moment, cette phrase *aphorismique* que j'ai entendue en Allemagne : *Durch das Weib kommt das Böse in der Welt*. Serait-ce vrai ?

Est-ce réellement par la femme que le mal est venu dans le monde ? Mais alors il doit être vrai aussi que le mal est le revers et la rançon du bien, et il serait plus juste de dire que c'est le bien qui nous est venu par la femme dans le monde. Car Dieu, qui est la source du bien ici-bas, on le voit bien maintenant, ce n'est que le cadeau que l'âme généreuse de la femme, qui aime et

se dévoue jusqu'à son anéantissement complet, fait à l'humanité. C'est sous la pluie féconde et bienfaisante des sacrifices, des dévouements, des tendres faveurs, dont l'âme féminine a été capable, que la plante de la divinité a germé et poussé. Dieu est l'homme épuré par l'amour et le dévouement extrême d'une femme à chevelure dorée, supérieure et divinement belle.

C'est pourquoi l'homme divinisé ainsi prêcha l'indulgence la plus complète envers les amoureux, l'absolution la plus entière des pécheurs par amour. De là ces sub'imes paroles: *Je lui ai beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé.*

Mais cette indulgence, cette absolution ne sont pas tout. Le lot de la femme, qui se sacrifie par l'amour qu'elle éprouve pour un homme et s'anéantit ici-bas pour augmenter de sa vie sacrifiée les forces morales créatrices de cet homme en le poussant aux grands actes, est autrement glorieux. Au prix du sacrifice de sa vie, au prix de son anéantissement elle obtient l'éternité, ou, si l'on aime mieux, la gloire éternelle. Combien y a-t-il eu de femmes aussi belles que notre belle et divine

Madeleine. Si elles n'ont pas su trouver leur Jésus, qu'en reste-t-il? Leur infini beauté, leur riche chevelure dorée sont à jamais disparues, et même de leur vivant sont restées anonymes.

C'est qu'il ne suffit pas d'être belle et d'avoir de longs cheveux irisés d'or, il faut surtout l'intelligence supérieure, profondément affectueuse, et l'irrésistible penchant à s'immoler devant l'homme choisi. De ces Madeleines, qui ont dépensé inutilement les trésors de leur beauté et l'or de leur riche et longue chevelure, rien ne reste plus pour nous témoigner de leur existence. Il en est tout autrement de cette Madeleine amie amoureuse du doux Jésus et dont le monde des arts plastiques nous conserve, avec jalousie, toute la perfection esthétique. Les musées de peinture de tous les pays sont autant de monuments érigés en souvenir de sa beauté, autant de temples destinés à perpétuer le témoignage de son éternelle beauté, l'image angélique de la perfection réalisée.

Elle a inspiré et continue à inspirer les grands peintres de l'humanité, lesquels, tous, sans exception, paient leur tribut d'admiration au souvenir de

son amour et de sa beauté. Les toiles les plus réussies d'un Titien, d'un Andrea del Sarto, d'un Véronèse, d'un Guerchin, etc., représentent toujours l'image rêvée de cette Madeleine pénitente.

Elle vit encore, d'une vie intense et significative, dans les grands musées de Florence, de Rome, de Paris, etc. et sa beauté éternellement affectueuse et dévouée, qui a provoqué l'émulation des plus illustres pinceaux, témoigne de ce qu'il a fallu de tendresse et de dévouement féminins pour tirer un dieu d'un simple mortel. Sa vie est faite de fortes émotions que son souvenir fait surgir en nous. Ces fortes émotions enveloppent l'image de tant de beauté dorée, fixée et comme endormie sur les toiles illustres des grands maîtres qui ont exprimé en couleurs cette Madeleine fascinatrice.

Aujourd'hui, rien ne troublera plus son repos heureux et fascinant dans les sanctuaires de l'art et de la foi, jusqu'au jour où la seconde vie, la vie éternelle, lui sera accordée. Ressuscitée réellement alors, la Madeleine sera l'incarnation la plus pure, la plus accomplie de l'éternel féminin.

V

Que la femme est la source de grandes émotions créatrices dans le domaine des arts et même dans tous les ordres d'activité, cela ne fait plus de doute pour personne.

Seulement, il faut remonter plus haut encore pour dégager le principe appelé à expliquer cette vérité unanimement reconnue. D'où vient, en effet, cette vive émotion que l'image d'une femme adorée verse dans votre cœur? De quoi est fait ce feu qui, émanant des beaux yeux d'une femme amoureuse, enflamme votre imagination créatrice?

Quel est le sens de cette forte passion qu'une divine Madeleine quelconque vous a inspirée et qui inspire votre génie et anime votre ardeur au travail héroïque? Enfin, cette émotion forte et vive que vous communique seule une femme que vous adorez et qui vous est tendrement dévouée, cette

émotion puissante dont vous épuisez la chaleur et l'énergie que vous devez mettre dans vos chefs-d'œuvre, comment doit-on se l'expliquer ?

*

Certes, la réponse que toutes ces questions attendent doit résider dans quelque principe ou quelque loi très essentiels de la nature humaine. Toute cette énergie de stimulation créatrice, dont font preuve les sentiments et les émotions qu'une femme distinguée ne manque pas d'inspirer à un homme de talent, aux peintres, aux poètes, aux littérateurs, jaillit des profondeurs insondables de la nature humaine.

Se conserver, persévérer, constitue la loi primordiale de tout être vivant. L'homme, en tant qu'être vivant, est régi lui-même par cette loi. Or, cette loi est la première base et la plus solide de l'être humain. C'est donc à cette loi primordiale de la nature humaine qu'il faut se rapporter lorsqu'on veut s'expliquer les effets stimulateurs et multiplicateurs des fortes émotions que l'image d'une femme, belle et supérieurement douée, allume dans l'âme des poètes et des artistes.

C'est afin de satisfaire aux exigen-

ces de cette loi de la continuation, de la survivance de l'espèce que sont nés les rapports des deux sexes et les sentiments, les puissances émotives qui les animent. La nature humaine, à l'exemple de tous les êtres vivants, pour se perpétuer a mis en jeu, a suscité mille modalités de sentiments et de très nombreuses variétés d'émotions. Les rapports des sexes se purifient, s'épurent et se subliment au moyen et au prix de ces sentiments et de ces émotions. Le motif vital de ces rapports enrichit les êtres de perfections, l'amour cultivé qui en résulte embellit et idéalise la nature des êtres vivants.

Pensez que tout ce qu'il y a d'esthétique dans les êtres vivants vient de là. La sélection a pris la voie des tendres sentiments, des fortes émotions amoureuses, pour réaliser le progrès des formes animales et le beau naturel que leur nature comporte. Songez donc que sans l'amour de la vie perpétuelle, la splendeur, l'éblouissement de la parure du paon n'existerait pas. De même, si l'art de l'attrait sexuel avait été sans but, le chant fascinateur du rossignol ne délecterait pas notre ouïe dans les profonds vallons fleuris du mois de mai.

Le beau plumage dont s'enorgueillit ce superbe oiseau qu'est le paon, les roulades musicales, riches, enivrées, délirantes des rossignols, la science contemporaine les explique par le principe de la sélection sexuelle. Pour mériter la sublime faveur de la femelle, les paons mâles ont dû, de toute nécessité, se surpasser eux-mêmes en couleurs luisantes, dorées, artistement peintes sur un plumage très riche et coquettement disposé. Afin de porter au comble la puissance du charme et de l'attrait, le rossignol a dû forcément moduler de façon aussi exquise que possible ses roulades et nuancer à l'infini sa gamme relativement réduite.

Augmentez les proportions, idéализez le cadre et spiritualisez les sentiments, et vous trouverez parmi nos semblables l'équivalent du paon et du rossignol.

Car, en définitive, un Raphaël, un Léonard de Vinci, un André del Sarte, ou bien les Murillo, les Reynolds et les Rubens ne sont que les conséquences dernières, les plus raffinées et les plus subtilisées du même principe qui donna l'art naturel enfermé dans le plumage resplendissant du paon.

L'instinct des couleurs, des nuances,

de leur distribution harmonieuse et des formes esthétiques s'explique dans les deux cas en grande partie par la même loi essentielle de la sélection.

De même, les Mendelsohn les Mozart, les Rossini, les Beethoven, les Méhul ne sont, eux aussi, pour l'espèce humaine que des résultats derniers du même principe qui réalisa les rossignols. La richesse de leurs mélodies, leur force *d'inventivité* dans le domaine des tons et de la mesure harmonique ne sont pas sans aucune liaison avec certaines émotions vaguement génésiques.

La psychologie esthétique des temps récents, avec ses analyses profondes, minutieuses et très subtiles, trouve que dans les sentiments des beaux-arts plastiques les émotions génésiques profondes mais voilées entrent pour une partie bien considérable. De là peut-être l'efflorescence puissante des nudités dans la sculpture grecque et dans la peinture moderne. Il vous suffit d'une longue visite dans un musée de sculpture et de peinture, et si vous avez l'esprit de l'analyse aiguë, vous ne manquerez pas de découvrir dans les fortes émotions que suscitera en vous

la vue d'une *Vénus de Médicis*, d'une *Vénus* de Praxitèle, ou bien même celle d'un *Apollon du Belvédère* des émotions très apparentées avec les sentiments génésiques profonds et idéalisés.

Il n'y a pas même jusqu'à cette «Immaculée Conception», le chef-d'œuvre le plus accompli de Murillo, qui ne suscite en vous des sentiments barbares. Les formes de la madone y sont trop sensuelles pour que celle-ci puisse garder l'air de parfaite sainteté qui lui aurait convenu. Que dire encore de ces *Marie de Médicis* provocantes que nous laissa le grand Rubens ? A ce point de vue, la beauté plastique des femmes de Titien et du Corrège est faite pour allumer dans notre âme, non seulement la passion des formes belles, mais une passion autrement profonde et puissante.

Les symphonies d'un Haydn, d'un Weber, d'un Beethoven provoquent dans notre âme des sentiments analogues, moins nets et moins précis.

Il est évident que, à nous arrêter à ces trois arts seulement, la peinture, la sculpture et la musique, l'attrait génésique, en s'idéalisant et en se spiritualisant chez l'homme, s'irise et se développe

dans d'innombrables et immortels chefs-d'œuvre.

On comprendra plus facilement alors le mystère de cette force de stimulation qu'exerce sur nous, sur nos efforts, l'intervention d'une femme qui nous est tendrement dévouée. Il devient dès maintenant plus compréhensible ce feu que le regard d'une femme intelligente et belle allume dans l'âme d'un homme bien doué.

Les fortes émotions, stimulatrices et créatrices qui, venant presque toujours d'une femme supérieure, animent l'ardeur au travail des grands esprits, ont quelque chose de très profane et de très puissant puisqu'elles ont leur source dans tout ce qu'il y a de plus fondamental, dans le principe même de la vie.

*

Ainsi, si la part de l'éternel féminin physique est de contribuer à la continuation, à l'immortalité de l'espèce humaine au point de vue de la vie physique, la part de la femme, de son être psychique et spirituel est encore plus élevée, plus glorieuse. L'immortalité spirituelle de l'homme, cette immortalité que nous laissent entrevoir

les grandes œuvres accomplies, c'est l'éternel féminin qui nous en fait cadeau. Pour conclure donc, l'immortalité de notre physique, en tant qu'espèce humaine, et la vie éternelle de notre esprit, de notre âme dans nos œuvres sont, pour une très grande part, l'œuvre de cet éternel féminin qui nous y pousse et soutient nos efforts à les accomplir.

La volupté du péché

La volupté n'est-elle pas la source même du péché? Mais il ne s'agit pas ici du péché vulgaire, matérialiste, tel que le conçoit le commun; il s'agit, au contraire, de définir et de concrétiser la notion, le principe psychologique du péché. Et surtout nous voulons saisir ce qu'il y a de supérieurement séduisant en lui, nous voulons préciser ce qu'il y a d'élevé, de beau, ce qu'il y a de moral même dans le péché.

Et d'abord qu'y a-t-il d'essentiel dans la notion du péché?

En bons logiciens, nous devons répondre à cette question préalable en disant que le péché est le synonyme du délit, de l'infraction.

C'est une infraction, une transgression à une loi morale, idéale ou réelle, fixe ou fuyante précise ou vague, mais qui est en faveur auprès de certaines gens, dans une certaine société.

La notion du péché a donc d'essentiel ce trait caractéristique: Le plaisir de s'affranchir d'une règle.

Qu'il ait son utilité, sa valeur morale ou sociale, ce n'est plus difficile à soutenir, alors qu'on est allé jusqu'à plaider l'utilité du crime. Mais si le crime est odieux, le péché est sympathique.

En effet, nous pourrions nous arrêter longuement sur le côté utile, sur la valeur sociale et morale du péché. Disons seulement que le péché est le point initial de toute règle, car toute règle nouvelle commence au point où disparaît une ancienne règle, elle n'est que l'infraction définitive, systématique de cette ancienne loi. Et si le péché est le générateur d'une loi, s'il est le *bout de la série* qui constitue, en fin de compte, la règle, qui ne voit son énorme valeur et sa portée morale? Et la volupté du péché s'identifie, en ce cas, avec la volupté de l'innovation, des grandes réformes, de la création originale.

L'homme est né du péché et de la volupté, et ce qu'il réalise de grand et de durable doit être aussi le fruit de la volupté et du péché. Si Dieu

existe, il est le plus grand pêcheur et le plus hardi jouisseur.

Le rythme de notre vie sociale et psychique, comme on peut facilement l'observer, nous pousse toujours d'un extrême à l'autre. Le péché serait incompréhensible s'il n'était pas complété par la souffrance qu'on doit inculquer aux pécheurs.

Vous n'éprouverez jamais de grandes voluptés si vous n'êtes pas susceptible de profondes souffrances. Après la volupté rien de plus naturel que les remords et la douleur.

Lorsque vous avez éprouvé les délices de la création de toute une morale, vous devez succomber sur la croix; lorsque vous avez créé un empire et avez joui de la volupté de cette force créatrice, vous ne pourriez pas mourir mieux qu'assassiné ou martyrisé dans l'île de Sainte-Hélène. (H.)

Le prix de la volupté c'est la torture, et inversement. La preuve en est contenue dans le texte de l'Évangile qui sonne d'une façon si prophétique, si moderne: *Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers.*

Mais ce qu'il y a de plus beau dans l'idée du péché, c'est la fascination du *fruit défendu*. Il y a quelque chose de magnétique, de plus fort que nous dans le fruit défendu. Ce qui nous séduit dans le péché, c'est sa force irrésistible. Le pécheur n'est pas faible, et surtout il n'est pas faible intellectuellement. Pécher c'est se *débêtir*. Dieu a voulu que l'homme soit intelligent lorsqu'il a mis à sa portée le fruit défendu. C'est par le péché que l'homme s'est *débêti*.

Mais pourquoi le bon Dieu n'a-t-il pas fait l'homme intelligent de par sa première nature? C'est une faute dans la logique divine. Aussi, le bon Dieu s'en est-il sévèrement puni. Il a expié cette faute en rachetant le péché des humains par ses supplices et par sa mort. La *rédemption*, c'est la peine que Dieu s'est infligée à lui-même pour se corriger de sa faute de raisonnement.

La fascination du péché, c'est donc la volupté de l'intelligence obtenue au prix de ce péché. L'intelligence est le résultat du fruit défendu, les intellectuels sont des pécheurs. C'est pour ce motif que le *doux Jésus* disait, au jardin des oliviers, *heureux les simples, les pauvres d'esprit..*

Mais, réellement un pauvre d'esprit peut-il être heureux?

Ne voyez-vous pas ici encore une lacune, une inattention dans la logique divine? Or, cette faute est elle-même punie par ses conséquences: la clientèle du *doux Jésus* se diminue souvent des intellectuels qui s'en détournent. Car s'il en est qui y reviennent en méprisant la voix de leur raison raisonnante, qui crie après eux, ils en sont récompensés par une compréhension supérieure de ce monde.

Les intellectuels profonds et forts doivent pécher et croire en Dieu, car c'est aux pécheurs que le bon Dieu a le plus pardonné.

Il ne pourrait pas en être autrement. Une mentalité puissante constitue le fond d'une personnalité distinguée, complexe, irréductible. Une personne complexe dispose de trop de ressources.

La pluralité des ressources conduit à l'originalité, et l'originalité c'est le péché. Or, si le bon Dieu n'aime pas la mort, la rigidité, l'inertie, il doit pardonner les péchés qui seuls remuent la vie. Car autrement pourquoi a-t-il créé l'homme vivant, et pourquoi a-t-il mis à sa portée le *fruit défendu*.

Si c'est sa faute, il l'a expiée ; il s'en est puni sévèrement, et alors nous sommes quittes. Reste-t-il encore quelque chose de compromettant, d'immoral dans le péché ?

*

Et cependant ce n'est pas si facile. Il n'est permis de pécher qu'aux personnalités puissantes et originales. Et cela parce que les personnalités puissantes sont des *bouts de séries*, des créateurs d'une règle, des initiateurs d'une loi et, par suite, des faiseurs d'une morale nouvelle. Une personnalité puissante est l'aboutissant d'une époque et d'une morale éteintes et le point de départ d'une morale nouvelle. Elle est un *tournant* de l'histoire.

Il serait illogique de traiter d'immoral celui qui crée la morale.

Mais il n'en est pas ainsi des simples, des pauvres d'esprit.

Si le Seigneur a dit : *Heureux les pauvres d'esprit*, ce n'est pas qu'ils seront heureux parce que pauvres d'esprit, mais ils le seront à la condition de ne pécher. Car le fait seul d'être simple n'exclut pas la possibilité du péché. Tant s'en faut. On peut pécher

bêtement et la volupté du péché, au lieu de *débêtiser*, peut *abêtir*.

Le sentiment profond de la personnalité est par soi-même délicieux.. Vous ne l'éprouvez pas plus intensivement qu'en manifestant librement votre personnalité puissante. Mais, pour ce faire, vous vous mettez hors la règle, et voilà le secret de la volupté du péché.

*

Mais ne vous semble-t-il pas qu'à tout prendre nous traversons une époque de volupté et de libertinage? La morale a-t-elle jamais été autre chose que de l'hypocrisie, que de la prudence: ne compte-t-elle pas encore au pays des idéaux et des rêves? Car s'il existe des mœurs, ce n'est pas encore de la morale. La vraie morale est-elle autre chose qu'un pressentiment? Ne nous laisse-t-elle pas froids ne sommes-nous pas tous des récidivistes? Et la volupté de pécher n'est-elle pas plus forte que l'*impératif catégorique*?

Est-ce un bien? Est-ce un mal?

Au point de vue de l'état actuel, c'est un bien, et au point de vue de l'avenir lointain, c'est un mal. Notre époque est toute de création, d'ori-

ginalité, *d'ingéniosité*. Les cadres des règles doivent nécessairement être débordés. Le péché, l'immoralité ont quelque chose de foncièrement et profondément moral, car ils rendent possible le progrès de l'intelligence et de la société. Voilà pourquoi le péché est fascinant et pourquoi sa fascination est irrésistible. C'est qu'il constitue le levier du progrès, de l'évolution progressante, et qu'il a comme tel, sa profonde raison d'être dès nos temps.

Mais dans cet avenir lointain et brumeux, lorsque les cycles de la période héroïque, créatrice, auront pris fin et que la société et l'intelligence se seront équilibrées définitivement, alors seulement le péché serait un mal et, par cela même, impossible.

Notre lot est fait de péché et de volupté; les hommes de cette époque lointaine et finale auront pour eux le bonheur et la vie éternelle. Car, il est sûr que notre volupté n'est pas du bonheur, et que leur bonheur ne sera pas de la volupté. C'est sûrement à cause de cela que nous ne pouvons pas atteindre au bonheur, et qu'ils ne pourront pas prétendre à la volupté. Mais le revers de notre volupté c'est

le *ver de la mort*, et le revers de leur bonheur ce sera leur immortalité.

Ce n'est pas le péché en lui-même qui séduit l'homme, c'est le sentiment de la possibilité que l'on a de pécher qui en fait toute la séduction. D'une femme vertueuse le tout est de savoir si elle peut transiger avec la vertu, si elle peut déchoir; car que de fois la vertu n'est que le fruit de l'impuissance!

Et puisque c'est par le péché que la morale, la connaissance du bien et du mal commença et que notre personnalité s'affirme et s'affermit également par le péché, pourquoi prêcher la vertu? Nous sommes les créatures du péché et de la volupté, et comme toute création est volupté et péché, soyons donc ce que nous devons être: soyons des pécheurs, voluptueux mais créateurs, et rendons, par conséquent, au péché les *vertus* créatrices.

